

Line Delile

Ce sentiment d'été



*Et, lorsque leurs regards se croisent,
le désir s'immisce, avant même le germe
de la pensée.*

EXTRAIT

*J'adore danser sur Miss you
J'ai plein de soleils dans la tête
lorsque je t'imagine danser sur Miss you*

EXTRAIT

Un livre est achevé lorsqu'on a le sentiment d'avoir tout raconté.

L'être humain a besoin d'espérance, ce qui lui donne une perspective d'éternité.

EXTRAIT

A la verticale de l'été

En ce dimanche matin, je suis réveillée de bonne heure, détournée d'un sommeil sans rêve ni cauchemar, en entendant la cacophonie infernale des oiseaux réfugiés dans les arbres du jardin. De grosses pies bavardes brisent des noix sur la toiture du chalet à l'aide de leurs longs becs acérés et crochus. Les agasses aux plumages noirs nichent une grande partie de l'année au fond du jardin, dans le grand cèdre de l'Atlas. Une chouette hulotte hulule dans le bois voisin. Je la devine dans la pénombre, un profil endormi, un souffle paisible à mes côtés. Pendant quelques instants, j'écoute sa respiration régulière, tandis que le soleil estival pointe son nez à travers le store des lucarnes.

Sans faire de bruit, je descends sur la pointe des pieds au rez-de-chaussée. Les enfants dorment, fatigués de leurs courtes nuits mouvementées. Je passe devant la porte de Clara, pas un son, nos adolescents

sommeillent dans les bras de l'insouciante jeunesse.

Mes enfants sont remplis de grandes théories et parlent avec beaucoup de conviction, sur un dialogue très convaincant. Ils semblent enthousiasmés de partir au loin et se projettent dans la poursuite de futures et longues études dans de grandes mégapoles.

Pour l'heure, ils sont jeunes et heureux et profitent des dernières vacances au bord du lac, de grands gamins qui se détendent à la maison tout en profitant de ces étés exceptionnels, inoubliables, en parcourant la montagne avec leur cercle d'amis.

Je chausse mes baskets complices de mes parcours matinaux, j'attrape une serviette éponge au vol. En traversant le jardin, je respire le parfum éphémère des roses, leurs pétales sont imbibés de rosée matinale. L'air glacial pique mes joues, l'atmosphère est encore imprégnée d'une certaine froidure ; on perçoit la fraîcheur de la nuit au petit jour en montagne.

Je démarre la course avec une allure modérée, de petites foulées régulières, mes membres engourdis se décontractent au fur et à mesure que j'avance dans la rue. Sur le chemin de terre qui mène au bord du lac, le gravier crie sous mes pas qui sont rythmés par le son de la musique. J'entends au loin l'écho sourd d'une balle de tennis qui rebondit sur le terrain en terre battue.

En cet instant, je ne peux m'empêcher de penser à mon fils, lui, mon aîné, pratiquant ce sport durant ses nombreuses années passées en Haute-Savoie.

Au bord du lac, la perception d'une immense quiétude est omniprésente. Ces heures paisibles en tout début de matinée sont mes moments préférés, ces instants magiques dont je suis la seule à bénéficier, assise en tailleur sur le ponton des Roselières, en admiration devant l'immense étendue d'eau turquoise. Je médite, les yeux projetés au loin vers la terre crénelée de Château-Vieux.

Avec un regard curieux, j'observe attentivement les grues cendrées et les foulques évoluer sur l'eau. Les mâles se permettent d'être plus voyants afin de parader devant les femelles, les oiseaux aquatiques arborent un plumage magnifique. Les couleurs noires ou brunes des ailes courtes et souples absorbent toutes les ondes de lumière. Une morelle pique une tête, immergée jusqu'au cou devant mes yeux dans les profondeurs du lac, en agitant des pattes palmées, et remonte en surface en s'ébrouant énergiquement près du ponton. Un couple de cygnes ébouriffe ses ailes, parade le long de la berge. Le plus jeune semble moins agressif, le palmipède aquatique relève son long col d'albâtre et, de son bec jaune, ramasse les miettes de pain lancées sur l'eau par un promeneur. Des canards se coursent à la surface de l'eau dans une poursuite sauvage, le mâle s'envole le premier, poursuit de la femelle, les volatiles montent haut dans le ciel, suivent les courants d'air puis se posent ensemble sur le gazon et s'alimentent au sol.

Je déplie ma serviette à même le plancher,

remplacé dernièrement par un bois neuf, un teck réchauffé des premiers rayons de soleil ; un soupir d'aise s'échappe de ma bouche. Je m'installe à un endroit habituel, tout au bout du ponton, face à l'immensité du lac.

Peut-on tomber amoureux d'un lieu ?

Cet endroit que j'aime, comme nulle part ailleurs.

A présent, La lumière du soleil transperce la brume, en peignant de longues raies transversales sur l'eau. Une éclaircie forme une trouée dans le ciel derrière la Tournette et les dents de Lanfon, les rayons illuminent le lac à travers le brouillard suspendu sur l'eau.

Mes yeux clignent devant la luminosité devenue soudain aveuglante. On pourrait croire à de la vapeur sortant d'un bain bouillonnant, un mirage. Le nuage court sur la surface de l'eau, envahit le lac. La fumée prend de l'altitude, semblable à une écharpe qui s'envole. Les fumerolles se dissipent instantanément dans l'air étincelant. Comme par miracle, une lumière surnaturelle plane dans la vallée lacustre.

Le soleil est à la verticale de l'été.

Ce spectacle exceptionnel m'invite à la baignade. Je descends l'échelle lentement, un pied après l'autre, afin de m'habituer au courant glacé sur mes jambes. Je frissonne au contact de l'eau, bien que j'éprouve une réelle sensation d'apaisement psychique, un bien-être incommensurable. Peu à peu, la substance liquide

impregne mon épiderme, me détend, me transporte vers la quiétude du large.

Immergé dans d'eau, mon corps me semble léger, d'une légèreté immatérielle, ondulant sur les flots paisibles. Un frisson me parcourt. Malgré ma ténacité, je pense en nageant : *elle est restée bien longtemps au congélateur !*, comme dit mon père !

Je me motive en débutant l'entraînement par une brasse coulée ; mon but est d'atteindre le voilier à coque rouge dont le reflet de l'eau sur son enveloppe luisante attire toujours mon attention, bien qu'il soit immobilisé depuis le début de l'été sur l'eau. Sa couleur intense brille comme une lame de rasoir au soleil, ce rouge carmin qui captive mon intérêt.

Au loin, on aperçoit une fenêtre ouverte sur le large, d'où l'on entend le son d'un saxophone ; les notes de musique réveillent la grande demeure posée au bord de l'eau.

De jeunes cygnes déploient majestueusement leurs ailes de grande envergure, et, d'une nage nonchalante, le couple s'écarte en s'ébrouant sur mon passage.

Aujourd'hui, je me donne un challenge, en pleine forme, je pense nager le crawl jusqu'à la bouée blanche attachée au milieu du lac. *Go !* Position de gainage ! Je me propulse dans l'eau transparente, rotation des épaules, crawl, dos crawlé, brasse, brasse papillon. Trois cents mètres nagés sans m'essouffler. Assurément, cette substance aquatique est et restera

toujours un élément de référence à mon plaisir.

Réchauffée par l'exercice, je ralentie la cadence. Il y a comme une barrière entre moi et le rivage, le sentiment de solitude est immense, au milieu de ce nulle part, un terrain neutre. Mes neurones semblent fonctionner au ralenti, comme figés. Probablement suis-je restée en apnée trop longtemps. A travers mes lunettes embuées, je perçois un abysse, une énorme cavité d'environ quarante mètres de profondeur. Une eau obscure, inquiétante, surnage l'abîme. Soudain, je prends peur de ce gouffre effrayant. Allez, respirer ! Je me sens comme étourdie, attirée vers le fond. Lentement, je reprends du souffle et remonte à la surface. Noyade interdite ! Je sais bien nager.

Mais, où se trouve l'homme qui vit dans son imaginaire, celui qu'elle recherche désespérément et n'arrive pas à trouver ? Il y a tant de beautés à partager devant ses yeux émerveillés, un paysage si généreux par nature.

Résignée, je fais volte-face dans l'eau claire et retrouve un peu de sérénité dans mon esprit enfiévré. La nage est plus lente de retour vers le rivage. La crise d'angoisse se dissipe petit à petit en contemplant les montagnes qui encerclent le lac, leurs hauts reliefs projettent des zones d'ombres gris acier le long des berges.

Sur la gauche s'élève le mont Veyrier, dominé par le col des Contrebandiers, majestueusement encadré

par son curieux chapeau de gendarme. Dans son prolongement, au-delà des monts, se dresse l'imposante crête du Parmelan, identifiable au loin par son extrémité arrondie. En contrebas des hauts sommets, une bute boisée, un îlot de verdure avance dans le lac, le roc de Chère lèche les eaux claires de sa falaise de calcaire blanc, érodée par le temps. La roche miroite son relief bombé sur l'eau chatoyante du lac.

Il est fin juin, néanmoins, la Tournette persiste dans un total enneigement, ses hauts sommets transpercent les nuages, la cime culmine au-delà des dents pointues du Lanfonnet, les deux pointes presque jumelles dominant le paysage. Ces montagnes m'enchantent quelque soit la saison, leurs crêtes blanches s'érigent vers le ciel translucide dans une belle allure. Je les connais par cœur à force de les parcourir invariablement par tous les temps et en toutes saisons.

Vers la boucle du grand lac, sur la presqu'île de Duingt, se dressent les remparts du château dit Château-Vieux, une résidence privée surmontée d'une somptueuse tour crénelée, photographiée du ciel sous tous les angles pour la postérité.

De ce point de vue aquatique, j'admire le rivage et le ponton des Roselières qui se prolonge sur les eaux du lac. Je replonge une dernière fois sous l'eau pour le simple plaisir des yeux.

Les roseaux disparus pendant l'hiver gagnent du terrain et repoussent du fond du lac. Les longues tiges

vertes, bercées par un courant d'air, envahissent les berges de nouvelles repousses.

Un banc de minuscules poissons se déplace entre les roseaux. Un court moment, je les pourchasse en nageant entre les végétaux. Ce minuscule fretin fera de la bonne friture pour le pêcheur planté depuis l'aurore au milieu du lac, assis dans sa frêle embarcation, équipé de sa précieuse *Mitchel*, l'œil immobile, ne quittant pas le bout de la canne. Patiemment, l'homme attend de ferrer la truite arc-en-ciel.

Je remonte à la surface et reprend mon souffle. Je retire des yeux mes lunettes, pleines de buée ou de larmes, je ne sais plus au juste. Pour récupérer de ma nage sportive, je me dirige avec calme vers le ponton dans une brasse coulée.

Haï ! Mince ! Le chien des Tucker court sur le ponton, le poil trempé, la bête enragée déboule sur ma serviette en s'ébrouant. Satané clebs ! Personne ne lui apprend la politesse dans le coin !

La famille Tucker a débarqué depuis quelques jours des USA ; les parents, de grands sportifs, pratiquent le triathlon et reviennent chaque année profiter de la saison estivale au bord du lac. Par leur spontanéité, leur originalité et leur simplicité, la famille a vite attiré la sympathie de la petite communauté évoluant sur le ponton au fil des heures et des jours qui se succèdent, semblables les uns aux autres, dans la quiétude estivale. Le père, Ike Tucker est devenu la vedette de l'été : en peu de temps, sa

désinvolture naturelle et ses prouesses sportives attirent les regards des uns, l'envie des autres.

« Eloignez votre labrador de ma serviette de bain ! Il piétine dessus, voyons ! » Je la déplace d'un geste agacé. Elle sent le chien mouillé maintenant ! J'ai une sainte horreur de cette odeur !

Je me hisse sur la margelle en bois en frissonnant, je suis certainement restée trop longtemps immergée dans l'eau froide.

« *Hi !* Mister Tucker. Vous êtes de retour sur Annecy à ce que je vois !

– *Hi !* Lénie ! *I'm sorry !* Heureux de vous revoir sur le ponton ! Désolé, ce chien est malappris ! » Tucker s'empare de sa propre serviette et la lui tend d'un air penaud.

« Hou la la ! Vous ne changez pas, toujours aussi sportive ! Je vous suivais du regard au loin ! Vous vous débrouillez pas mal ! *How are you, this morning ?*

– Très bien ! En dépit de l'eau restée fraîche pour la saison, par contre, le soleil va chauffer ce matin ! Le temps n'était pas au beau fixe jusqu'à présent. On évolue dans une saison assez instable ! Regardez là-haut ! Quelques névés persistent encore au sommet de la Tournette, ce qui explique la fraîcheur matinale et l'eau frisquette ! Je grelotte de froid ! Malgré tout, je suis courageuse, je m'y suis risquée tout de même ! »

Ike ne la quitte pas du regard :

« Vous pratiquez le triathlon peut-être ?

– Non, pas du tout ! Je fais du sport pour le plaisir et de manière à me tenir en forme. Et puis, je randonne là-haut dans les montagnes, l’oxygène en l’altitude me donne un *peps* terrible ! »

Je frictionne ma peau avec une énergie inaccoutumée à l’aide de la serviette passée dans le dos, entre les omoplates, puis sur mes membres engourdis par le froid et l’endurance de la nage dans les remous du lac. Je claque des dents, une sorte d’étourdissement paralyse mes pensées, probablement noyées dans l’eau glacée ! pensais-je en m’essuyant.

Je remarque que le bel américain me couve d’un œil peu discret, son regard m’inspecte, me jauge, m’envisage, me dévisage. Ce physique d’une finesse sculpturale est à peine un peu plus grand que le mien. Maintenant debout face à moi, les jambes fléchies, légèrement écartées, les bras croisés sur le torse, Tucker me fixe en parlant avec un flegme tout personnel, affirmant avec décontraction que mon dos est parfaitement bien musclé et ma peau bien bronzée.

« Merci ! » je réponds, troublée par ses compliments et ce regard vagabond posé sur mon physique.

Gênée par ce regard audacieux, je m’enveloppe dans la serviette éponge, lui tourne presque le dos et m’assoie sur le rebord du ponton. Son regard insistant resté trop longtemps posé sur moi me trouble malgré tout.

En battant l'eau des pieds, j'évacue ma gêne et poursuis notre conversation :

« Oui, ce bronzage provient de notre séjour en Sardaigne. J'ai adoré séjourner sur l'île ! Une mer turquoise, légèrement plus chaude qu'ici ! Des paysages extraordinaires, une île de toute beauté. »

Piquée par la curiosité, je le questionne encore :

« Etes-vous revenu depuis longtemps du Michigan ? »

Tucker parle mal notre langue. Bien que je me concentre, j'ai un mal fou à suivre sa phrase.

« Nous sommes arrivés à Annecy au cours de la semaine passée. Cette année, ma femme et mon fils viennent passer l'été au bord du lac. J'ai une bonne nouvelle : mon fils est inscrit au lycée Saint Michel et passera le baccalauréat l'année prochaine.

- Saint Michel est un bon lycée, les élèves qui fréquentent l'établissement possèdent un bon niveau scolaire, une réussite au baccalauréat élevée !

Ma fille, Clara, m'a dit il y a quelques temps qu'elle croise votre fils, lorsque le hasard fait qu'ils prennent le même car pour aller au lycée. »

Nous bavardons ainsi un moment de choses et d'autres. Son français étant approximatif, notre dialogue est assez restreint et se poursuit de manière superficielle.

Je l'observe à mon tour. Tandis qu'Ike Tucker enfle sa combinaison noire moulante, la matière ajustée à ses membres dessine des muscles galbés

d'une définition surprenante telle une seconde peau. Malgré son âge, ce corps fin et svelte est d'une grâce stupéfiante.

Ike lève la tête, nos yeux se croisent, mais, lorsque j'affronte ce regard de braise, il me tourne le dos, descend à l'échelle, son corps disparaît dans l'eau. Dès lors, Ike réapparaît en surface, ses mains s'agrippent au rebord du ponton sur les lattes en bois, de nouveau près de moi, il me regarde, son bras se tend, sa main caresse l'épiderme de mon avant-bras, sans gêne aucune, la paume descend sur ma cuisse. Je frissonne un court instant. « Le constat est que ma peau est douce sous la caresse » me dit-il.

Je pique un fard pas croyable et jette un regard circulaire autour de moi : ouf, personne en vue !

« Un grain de peau exquis ! Je m'en doutais bien ! » dit-il en s'éloignant du ponton.

Je le regarde comme à regret s'éloigner du rivage dans une nage crawlée parfaitement synchronisée. Je reste songeuse, les yeux rivés sur les mouvements rapides qui se déplacent dans l'eau. Un excellent nageur et bel homme de surcroît.

La combinaison noire se dirige vers Duingt dans une nage énergique. En quelques minutes, dans le contre-jour, sa silhouette ne forme plus qu'un point remuant dans l'eau à l'horizon.

Vers Talloires, sur la rive est du lac, un hors-bord entraîne dans son sillage un sportif passionné de ski nautique, aurolé d'une lumière éblouissante.

L'homme zigzague sur les vagues, tracté par le puissant *Kraft*, ses skis nautiques fondent l'eau, se déplacent à la surface des ondes en déployant de grandes gerbes circulaires qui montent haut dans l'atmosphère.

Sur le passage du *Kraft*, les flots ondulent, se fracassent sur le rivage, les derniers remous s'échouent sur les berges par petites vagues successives. Au loin, parmi les jets déployées par le puissant hors-bord, un arc-en-ciel reste en suspension dans l'air. La quiétude du début de matinée est définitivement rompue.

Tucker ne refaisant pas surface, je serai rentrée au chalet au retour de son entraînement.

Clara, ma fille cadette, rentre à peine d'un périple autour de la France, mais veut retourner sur Paris. Parfois ma fille me fatigue, elle est habitée d'un trop-plein d'énergie. Elle ne tient pas en place ; excitée, elle décide de visiter un appartement à Paris avant la rentrée. La propriétaire habite sur place quelques mois de l'année, le reste de son temps est passé en Bretagne dans sa résidence secondaire. Elle promet de lui réserver la chambre à condition qu'elle se décide avant la fin du mois. Toute cette précipitation me contrarie, bien que je sache qu'il faut faire vite. Un vrai casse-tête ces histoires d'appartements !

« Chérie, tu viens juste de rentrer de Paris ! Tu ne vas pas repartir si vite ! Bon ! Néanmoins, tu joues la prudence, et, à voir ton impatience, tu ne changeras pas d'avis ! Je t'expliquerai sur le plan comment te rendre dans le quartier du 18^e arrondissement.

Tiens, tiens ! Drôle de coïncidence ! Sais-tu que j'ai connu quelqu'un qui habitait cette rue auparavant ?

– Ah bon ! Comme c'est curieux ! »